

MUR 1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique.

Publication trimestrielle.

Soixante-dixième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1970.

Mes chers confrères,

Encore que je ne me sente coupable d'aucun manquement à votre égard, je vous prie d'agréer mes excuses. C'est dire que je le fais de bonne grâce.

De quoi s'agit-il? — s'il m'est permis de reprendre ces mots historiques du maréchal Foch —. Vous l'avez deviné, il s'agit des retards que subit ma dernière missive. Il émut sur l'heure plus d'un parmi vous et je suis, je l'avoue, tout ému de cet émoi. D'aucuns crurent même à ma mort épistolaire et je vous laisse à penser par quels sentiments ils saluèrent l'événement. L'incident se réduit à une aventure postale qui s'aggrave à chaque fin d'année, chacun se croyant tenu d'assurer un nombre croissant d'individus de ses bons sentiments, d'habitude illustrés et fournis tels quels par le papetier.

Par bonheur, j'appris qu'en temps de presse les périodiques passent avant le reste tout en bénéficiant d'un tarif réduit. Or mes lettres étaient périodiques sans l'être. Pour que la périodicité

soit reconnue, il faut qu'elle soit affichée à la devanture. De plus, elle ne peut pas dépasser le trimestre, mais ceci est secondaire. Ainsi « Nos lettres », le passionnant bulletin de l'A.E.B., tout en ne paraissant que deux ou trois fois par an, est en règle. Sans doute lui tient-on compte de l'intention. Ah ! j'oubliais : un périodique doit publier au moins deux textes distincts. Et voilà pourquoi je raccourcis ma lettre et j'y ajoute un autre propos. Pour mieux vous servir, comme disent les commerçants avisés.

Ceci dit, j'ai hâte de vous entretenir d'un incident navrant. Il eut pour théâtre, si j'ose dire, l'enceinte de notre Académie. Au cours d'une communication consacrée à Gustave Vanzype, Lucien Christophe a dit : « J'avais espéré, non pas qu'on remonte au théâtre une pièce de Vanzype et ainsi lui procurer un privilège qu'on refuse à Hervieu ou à de Curel mais obtenir de la radio nationale, qu'elle fit connaître, par une brève lecture, le rôle que joua dans l'évolution de notre théâtre, un homme qui a bien mérité des lettres et du pays, mais je me suis heurté à un refus qui, pour être formulé avec beaucoup de politesse, ne laisse pas de me paraître l'indice d'un esprit vraiment grossier. »

Dans la bouche d'un académicien, c'est un langage insolite. Pauvre Jean Mogin — car c'est lui la victime de cette diatribe —, lui, si disert, si poli, si patriote ! Comment expliquer ce refus ? Je cherche à comprendre. Ignorance ? C'est peu probable. Et puis, même s'il n'a jamais lu une ligne de Gustave Vanzype, est-ce une raison pour ne pas en parler ? Où irions-nous si tous ceux qui font métier de parler étaient tenus de savoir de quoi ils parlent ! Le personnel de la R.T.B. n'admettrait jamais pareilles entraves à ses exercices jaculatoires.

M'est avis qu'il faut chercher ailleurs. L'ambitieux Fouquet prit pour devise : « Quo non ascendet » et Louis XIV le fit mettre en prison. Il est dangereux de déplaire à son maître. Celui de Jean Mogin est un personnage seul connu des initiés, il s'appelle l'Auditeur moyen. On le dit redoutable, susceptible, difficile à satisfaire. Il est proprement ochlocratique et ceci explique cet effort



tenace pour arriver à une médiocrité bien assise, à l'abri de tout éclat singulier. Plus le niveau est bas, plus le monstre est satisfait. Jean Mogin s'acquitte brillamment de cette tâche. Il suffit de tourner un bouton pour s'en convaincre.

Que Lucien Christophe pardonne au directeur littéraire de la R.T.B., victime de son devoir ; qu'il se console, et avec lui tous les confrères qui rêvent d'une R.T.B. remplissant une mission culturelle. Tel n'est pas l'avis de M. Wangermee, l'homme qui connaît le mieux l'Auditeur moyen. Ce n'est pas en servant à celui-ci des vers ou de la prose ou en l'entretenant de la vie d'un écrivain, qu'on va lui plaire. Il aime tous les bruits qui s'éloignent de la musique, et au chant il préfère les beuglements proférés par des personnages que l'on devine chevelus et de sexe incertain. Car l'Auditeur moyen veut être dans le vent, comme on dit aujourd'hui. Et la R.T.B. est aussi dans le vent. Une visite au palais de la place Flagey suffit pour s'en convaincre. J'y fus l'autre jour, et à vrai dire, j'y retourne toujours avec plaisir. Rien n'est plus rafraîchissant que de voir tous les jeunes qui s'y meuvent allégrement. On se salue, on s'embrasse, on papote, on s'agite, on se raconte des histoires, on s'égaille dans tous les sens. C'est une image de la fantaisie en liberté. Et pourtant, tout ce monde travaille, et travaille ferme, même si l'on n'en voit rien.

Ceci me fait penser à notre ami Roger Bodart. Plusieurs confrères m'ont demandé s'il m'avait remis son rameau d'olivier. Eh bien, non, je n'ai rien reçu. Entre-temps mon rameau de laurier s'est desséché à l'attendre. Ses feuilles ont servi à relever la sauce d'un navarin. Aux navets et aux carottes.

Roger AVERMAETE.



UNE TRAHISON

La presse a rapporté la nouvelle : M. Olivier Guichard, ministre français de l'Education nationale, vient d'inscrire le néerlandais parmi les langues obligatoires proposées au choix des jeunes Français, au même titre que l'anglais, l'italien, l'allemand et l'espagnol. Des motifs, bassement économiques — telle l'importance du Marché commun — ont motivé cette mesure.

Au moment où la Wallonie est engagée dans une lutte héroïque pour défendre son âme menacée, cette mesure est un coup de poignard dans le dos. Drapée depuis toujours dans un unilinguisme sans faille, repoussant avec énergie toute infiltration impure, la voilà trahie par la France pompidolienne. Avec ses patois humant bon le folklore, avec son français, moins loin des Tourangeaux que celui de la Cannebière, elle reste le dernier bastion de la pureté francophone.

Je présente à mes confrères wallons mes condoléances émues et leur suggère d'organiser une cérémonie expiatoire à Waterloo, devant l'Aigle blessé, et sans attendre le 18 juin.

Ah, Napoléon n'aurait pas permis ce crime !

R.A.